O. M. I.

MISSIONS

N. 324 - MARS / MARCH - 1968

Notre premier Vénérable

Comme prolongement au décret sur l'héroïcité des vertus et au titre de Vénérable qu'il comporte, voici un article paru sur Mgr Grandin dans l'*Osservatore Romano* du 8 février 1968, 5e page, sous la plume de Raphaël Capomasi:

VITAL GRANDIN, UN HOMME TENACE

« C'est bien lui qui nous a fait comprendre comment le froid pouvait brûler ». Ainsi a-t-on parlé de Mgr GRANDIN. Ce fut lors d'une conversation sur le passionnant sujet de l'action missionnaire, qui lui gagna l'admiration de Louis Veuillot, lequel l'exprima de manière aussi incisive. Au lendemain de cette rencontre, l'écrivain catholique le présentait à la France et à l'univers en un article apologétique, sous le titre quelque peu déconcertant à première lecture: *L'évêque pouilleux.* Louis Veuillot justifiait ce qualificatif par l'abjection vécue, mais chrétiennement acceptée par l'homme de Dieu, en une contrée missionnaire inhospitalière, pour exalter ensuite son héros encore plus, jusqu'à l'éloge, qui se traduira toute sa vie en une ardente vénération: « Quel évêque vous avez parmi les glaces! »

C'est le publiciste français qui, sans crainte d'être contredit et avec un accent nettement catholique, nous révèle l'esprit qui animait l'Evêque du grand nord canadien, l'évêque Oblat de Marie Immaculée. Un esprit, le sien, qui poussait les Indiens à s'écrier: « Il faut que le Dieu que tu prêches soit vraiment très bon, si toi-même tu l'es tellement! » Témoignages concordants, recueillis sous diverses latitudes, sur la valeur de la foi vécue par Vital GRANDIN, le pauvre petit berger ignorant, devenu rapidement, à l'âge de 28 ans, évêque missionnaire et l'un des plus représentatifs fondateurs de l'Eglise dans le nord canadien.

L'un des protagonistes qui popularisèrent ce que l'on a appelé « l'épopée blanche », lorsque fut écrite la conquête à l'Evangile de ce grand territoire canadien grâce aux Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

« C'est bien lui qui nous a fait comprendre comment le froid pouvait brûler ». Expression qui nous introduit également dans le milieu où Mgr GRANDIN vécut son apostolat. Un secteur aussi vaste que difficile, particulièrement pour lui, petit, maigre, maladif, où il ne devait pas arriver vivant, au dire de son médecin. « Je vous assure, écrivait-il à ses parents, je vous assure que si j'allais dans cette mission, je ne regretterais ni la Chine ni le Tonkin ». Ce voyage signifiait pour le Père GRANDIN la réalisation de ses préférences, une relance, en un sens, de son idéal missionnaire, après la douloureuse « expulsion » qu'il venait de subir. Il avait été en effet remercié du séminaire des Missions Etrangères de Paris, où il se préparait à l'apostolat parmi les Chinois avec les Bienheureux Théophane Vénard et Chapdelaine, car les supérieurs, contrariés certes de ce congé définitif, lui avaient conseillé de rentrer dans son diocèse à cause d'un léger zézaiement jugé incompatible avec la prononciation des langues orientales. Ce repli forcé sur ses positions de départ n'affaiblit pas chez Grandin l'idéal missionnaire, il l'accrut au point de devenir chez lui une résolution obstinée, qui ne s'apaisa que devant le conseil de son directeur spirituel « d'essayer les Oblats » Cette voie nouvelle ne devait pas être considérée comme un repli, un refuge pour sa conscience missionnaire, mais un pas en avant au contraire, une progression dans la direction entrevue. Ce fut alors, et alors seulement, que se calma la douleur du pauvre « expulsé ».

Ce renvoi, rapidement dénoué et de la meilleure façon, qui se révèlera souverainement providentiel par la suite, rappelait à notre généreux prêtre un autre congé, temporaire celui-là, essuyé durant sa prime jeunesse, lorsqu'à son tour, neuvième de treize garçons, il avait été obligé d'aller travailler pour aider la fa-

mille. Humble travail que celui de berger, qui l'attachait plus solidement que jamais à son milieu, a l'étroit horizon de Saint-Pierre-sur-Orthe, modeste bourg de maisons paysannes, entourées de lopins de terre cultivable, où il était né le 8 février 1829. Etroit horizon, pour le jeune Grandin surtout, poussé vers le sacerdoce tout comme son frère aîné Jean, déjà au séminaire. Au lieu de l'école, Vital fut envoyé à la garde des troupeaux, si bien qu'à treize ans il savait à peine lire. Départ douloureusement ressenti, mais accepté avec humilité, comme passivement. Soumission, résignation qui n'échappaient pas à maman Grandin, attentive aux préoccupations de ses fils, particulièrement à celles aussi marquées, aussi prometteuses de son Vital.

Ce fut d'abord la congrégation des Frères de Saint-Joseph qui l'accueillit, mais encore pour le renvoyer chez lui, à cause de ses médiocres talents et de sa médiocre santé. Découragé, décontenancé, il entretint un moment l'idée de se rendre à Paris pour y travailler avec l'un de ses frères plus âgés. Maman Grandin, une nouvelle fois, réconforta son cœur attristé, le replaça devant son idéal toujours plus, malgré les échecs, envahissant. Et bien que le jeune Vital considérât la pauvreté de sa très humble et très nombreuse famille comme un trop grand obstacle à sa vocation. « Nous sommes trop pauvres, mais il faut se confier en Dieu », lui rappelait sa mère. L'abbé Sébaux se révéla l'instrument de la Providence, qu'invoquait tant la pauvre femme. Ce bienfaiteur inespéré le fit entrer au petit séminaire. Du petit au grand séminaire, le passage fut normal. Entre temps, la vocation s'affinait, cherchait à se préciser à travers le dédale des aspirations ressenties; elle voulait s'engager plus avant, devenir missionnaire. En portant son regard vers les terres lointaines à évangéliser. Jusqu'à ce que la grâce le conduisit aux portes de l'Institut des Missions Etrangères de Paris, où une déception le dirigea vers la congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

D'abord l'abbé Sébaux, puis une nouvelle présence

providentielle favorisa l'aspiration missionnaire de Grandin, celle de Mgr Taché. Les récits apostoliques du jeune évêque l'enthousiasmèrent. Il s'établit entre les deux hommes de Dieu une communication spontanée, une entente féconde, si bien que le jeune novice fut confié à l'expérience éprouvée de l'évêque. Une nouvelle école, pour une formation missionnaire plus approfondie, s'offrait à l'improviste au petit berger de Saint-Pierre-sur-Orthe; sa hantise missionnaire prenait une dimension inattendue pour une action qui se présentait immédiatement. C'était le moment de descendre dans l'arène, de s'aventurer sur les routes du monde. Malgré une santé défaillante, qui lui avait valu ses premières amertumes juvéniles. Et même si le médecin soutenait avec toute l'autorité de sa science que le jeune religieux ne « supporterait même pas l'épreuve de la traversée ». Une nouvelle déception risquait de s'interposer sur la voie ouverte devant lui, déception écartée cette fois par ceux qui s'employaient à son égard.

Un second noviciat commençait. Plus défini, mieux délimité, parsemé d'importantes étapes, qui précéderaient le grand engagement: Saint-Boniface, la mission de la Nativité (sur le lac Athabaska), la rivière au Sel (chez le patriarche Beaulieu), Notre-Dame des Sept Douleurs (encore sur le lac Athabaska). Puis, à peine deux années après, arrive l'ordre de se rendre à l'Ile à la Crosse pour prendre en charge la mission de Saint-Jean-Baptiste. Il allait maintenant entreprendre un itinéraire exotique, en apparence et en réalité territorialement lointain de sa géographie traditionelle — celle de son pays — même si les souvenirs et les événements parcourus se raccordaient étrangement au présent qui débutait. Par le charisme, exactement, de l'épiscopat: Evêque de Satala, évêque missionnaire et coadjuteur de Mgr Taché, l'évêque de Saint-Boniface. Cette communication — née lorsque Grandin était encore novice — se perpétuait dans le temps, sur le champ de travail, comme ratifiée par l'autorité: coad juteur, il soutiendrait par son ministère l'œuvre fé-

conde de cet homme de Dieu qui un jour l'avait guéri de toute crainte de renvoi.

L'Ile à la Crosse resta sa résidence. Pour une triste expérience. Après y avoir courageusement œuvré, après avoir développé sa structure sociale, amélioré son site géographique, il la vit disparaître dans les horreurs d'un incendie. Nouvelle « expulsion », nouvelle déception sur sa route à lui, dans cet immense champ d'apostolat qui s'étendait de la rivière Saskatchewan aux Montagnes Rocheuses et de la frontière des Etats-Unis à l'océan arctique.

Puis un nouveau territoire remplaça celui qu'il avait perdu: le diocèse de Saint-Albert, dont Mgr Grandin devint le premier évêque titulaire. La situation devint alors encore plus préoccupante. L'immigration des blancs commençait à envahir les prairies de l'Ouest. Une population cosmopolite, un ramassis déversait la lie de l'étranger, et avec elle l'immoralité, le commerce des boissons alcooliques. Pour soutenir le diocèse naissant, Mgr Grandin ne disposait que d'une quinzaine de missionnaires. Les aumônes étaient l'unique ressource pour vivre, pour maintenir les missions indiennes, créer paroisses, écoles, hôpitaux, pour les nouveaux arrivants. Une gestion économique à maintenir sur la corde raide, qui ne pouvait subsister qu'avec le concours d'une communauté religieuse. Et Mgr Grandin, décidé à faire front plus que jamais, même si une violente révolte des Indiens détruisait une grande part de son travail.

Dix centres d'apostolat; quinze missionnaires; un maigre budget, dérisoire pour une telle étendue territoriale. Mais grâce précisément à sa ténacité, Mgr Grandin s'employa à inverser les faibles données de cette présence catholique. Il y réussit au point de laisser à son successeur un diocèse équipé: un petit séminaire, 30 paroisses, 25 dessertes, 31 écoles élémentaires, 8 collèges, 2 orphelinats, 5 hôpitaux; et au point de couvrir une aussi vaste organisation religieuse et sociale, avec 52 prêtres, 136 Sœurs, 24 frères laïcs. Bilan nouveau d'une gestion apostolique renouvelée,

telle exactement au déclin de son existence qu'il l'avait envisagée et réalisée.

« L'Evêque sauvage, ainsi avait-il coutume de se nommer. Comme pour souligner le milieu naturel, âpre et batailleur, qu'il avait dû façonner durant un long processus d'assouplissement poursuivi pendant cinquante années. Un processus, au cours duquel son esprit amalgama ce milieu en une symbiose tantôt combattue, tantôt tolérée, finalement souhaitée par ce nouveau peuple de Dieu.

De cette route, de ce parcours durant cinquante ans de vie missionnaire, en Europe et en Amérique, par terre et par mer, à pied, en raquettes, en canot, en traîneaux à chiens, sur les lacs glacés, dans les prairies et dans les bois, l'on a dressé une statistique: autant de kilomètres que pour faire douze fois le tour de la terre.

« Monseigneur, vous perdez votre temps, vous ne réussirez pas à nous tenir tête, vous êtes trop pauvres ». Ainsi la déception tentait de le surprendre, de le dissuader au moment où il se préparait à fonder une mission dans le grand Nord. Et cette fois, par la bouche d'un « bourgeois » de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson, qui tenait les transports et le commerce. Alors encore, Mgr Grandin ne désarma point. Sa devise épiscopale — « Infirma mundi elegit Deus » — se fit plus entraînante et lui traça son programme. Moins que jamais, il ne voulait éprouver la douleur du pauvre « expulsé ». Mais au contraire laisser, sur son chemin, de solides avant-postes pour l'Eglise. Avec pourtant une santé toujours plus minée par le mal, qui l'abattit définitement le 3 juin 1902. Avec, brûlant, l'idéal missionnaire, toujours vécu à un degré héroïque, ce qui lui a valu officiellement de l'Eglise le titre de Vénérable. Titre qui lui appartient, germé par une secrète prédestination dans les pâturages de sa terre natale.

(traduit de l'talien
par le Père Marius NOGARET)